

# PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the  
INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd außspruchender schribt außser ein gepre-  
ter vñ amrichter des kaisers Craym ist zu diser zeit an Irer achyming vñ gloub-  
würdigkeit in fast großer achyming gewest. von dem Dolicares in Irer hystorien also  
Plutarchus der natürlicher maister ist in dem heiligthumb schriben der sachen also  
genawer verffentlich vnd in dem heiligthumb schriben der sachen also  
gewest das er leichlich ein gepreter des kaisers hat migen erkannt vñ großer willürer  
chus tet sundern fleiß dem gepreter des kaisers hat migen erkannt vñ großer willürer  
digkeit. sein selbs erfamkeit. der amblerer man got vil bacher von mancherley materien vñ  
ing. vñd er hat als ein hobgelerter man got vil bacher von mancherley materien vñ  
sachen in Irer achyming vnd Irer achyming. der amblerer man got vil bacher von  
tapfcher bey Craymo angenehme begabung erlangt.

VOLUME 10 (2012/2013)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)  
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

# L'influence de Gorgias dans le traité *Sur la malveillance d'Hérodote*

par  
**M<sup>a</sup> Ángeles Durán López**  
**Universidad de Málaga**  
duranes2@telefonica.net

## Abstract

As well as Gorgias' aims in the *Encomium of Helene* are to rehabilitate the lady's honour, those of Plutarch in this youth treatise are to rehabilitate Beotians' honour, who were defamed by Herodotus; but if Gorgias pays attention mainly to Helene's reasons to leave her husband, Plutarch analyses the rhetorical procedures used by the historian to give free rein to his ill-will against the Greeks. Indeed this rhetorical treatise appears to be a treatise about Rhetoric. The influence of the Sophist on it is evident at all its levels .

**Key-Words:** Plutarch. *De Herodoti malignitate*. Rhetorical technic. Rhetorical theory.

**L**a classification du traité *Sur la malveillance d'Hérodote* dans l'ensemble des *Moralia*, ce fourre-tout, où la tradition a logé tous les ouvrages de Plutarque qui ne relèvent pas de la Biographie, ne devrait pas poser de problème du point de vue de sa forme: c'est une

composition rhétorique<sup>1</sup>, conçue sur le modèle de celles de la routine scolaire, qui proposait aux étudiants de faire l'apologie ou le réquisitoire des sujets les plus inattendus ; pour stimuler, sans doute, l'imagination des futurs orateurs, on leur demandait souvent de plaider pour des gens ou des choses sans importance, voire mauvaises<sup>2</sup>, ou,

<sup>1</sup> Cf. V. RAMÓN PALERM, "El *De Herodoti malignitate* de Plutarco como *epideixis* retórica", en L. VAN DER STOCKT (ed.), *Rhetorical Praxis in Plutarch's, Acta of the IV<sup>th</sup> Internacional Congreso of the Internacional Plutarch Society*, Louvain, 2000, pp. 387-398.

<sup>2</sup> Phèdre, dans le *Banquet* de Platon se plaint de ce qu'il y ait des *Éloges* à propos de quoi que ce soit, même un *Éloge* récent sur le sel, alors qu'il n'y en avait pas sur l'Amour ; il propose, donc, aux invités d'Agathon de porter remède à la situation. Cette tradition rhétorique de louer paradoxalement des sujets que d'instinct on considère blâmables n'est pas complètement

par contre, de discréditer des personnes ou des faits dont la juste renommée était solidement établie ; ou encore, de considérer leurs mérites et leurs torts avant de porter un jugement supposé impartial. La tradition nous a légué plusieurs ouvrages de jeunesse de Plutarque, dont celui que nous allons considérer à présent, que nous reportons à cette étape justement parce qu'ils témoignent de l'indéniable influence de l'enseignement rhétorique.

Sous ce biais, le traité *Sur la malveillance d'Hérodote* manque d'originalité quant à l'*inventio*, puisque, dès le v siècle, à partir du moment où Thucydide caractérise sa propre façon d'écrire l'histoire par opposition à celle d'Hérodote, la comparaison entre les deux historiens a proclamé la supériorité de Thucydide et s'est plu à remarquer les carences et les défauts de son devancier. De tous ces travaux de théorie historiographique produits tout au long de l'époque hellénistique, le traité de Plutarque est le seul qui nous soit parvenu et l'on peut supposer que l'auteur, bien que, paraît-il, il en ait émoussé peu ou prou l'acrimonie, ait repris certains arguments parmi les plus importants<sup>3</sup>. Cependant, ce traité n'est pas un compte rendu des idées ressassées

par les uns et les autres et, malgré le sujet traditionnel, on peut y déceler la volonté de faire quelque chose de nouveau. Cette nouveauté, qui ne tient pas du sujet, ne saurait découler non plus de la composition littéraire, du style, de l'emploi des recours rhétoriques que Plutarque a soigné au maximum. Elle doit provenir de l'objectif visé. Or, sur ce point l'unanimité fait défaut.

On a longtemps soutenu que dans son traité *Sur la malveillance d'Hérodote*, Plutarque faisait la critique de la méthode que l'historien avait adoptée pour son *Enquête*<sup>4</sup>. Sous ce point de vue, les reproches de Plutarque sont le reflet des siècles qui séparent l'historien de l'auteur des *Moralia*. Hérodote appartient encore à une culture de l'oralité : les renseignements qu'il doit aux λόγιοι ἄνδρες lui ont été fournis dans la conversation ; même quand les informateurs étrangers disposaient de documents, c'est oralement qu'ils les lui ont communiqués. Consignés par écrit lors de la composition de l'œuvre, ces renseignements sont toujours redevables de l'oralité de leur première énonciation, et ils ne s'en éloignent pas trop, parce que la rédaction finale envisage une *performance orale* au cours des lectures publiques qui avaient lieu à l'époque

tarie, puisqu'elle donnait de nos jours un produit littéraire dans le roman de M. Vargas Llosa, *El elogio de la madrastra*, qui tire son titre d'un devoir scolaire de cette espèce.

<sup>3</sup> Cf. A. MOMIGLIANO, *La storiografia greca*, Torino, 1982, pp. 145-146.

<sup>4</sup> J. M. MARINCOLA, "Plutarch's Refutation of Herodotus", *The Ancient World*, 25 (1994) 191-203.

classique<sup>5</sup>. Plutarque, par contre, hérite de l'érudition hellénistique qui a scellé l'inéluctable privilège du document. D'autre part, ces renseignements, puisés à différentes sources, diffèrent bien souvent les uns des autres ; on reproche à Hérodote de les entasser sans se donner quelquefois la peine d'y ajouter le moindre commentaire; d'autres fois il critique, il nuance et donne son avis sur la véridicité ou la vraisemblance de l'information et, s'il y a lieu, il fait valoir l'argument imbattable de *l'ἀτοψία*, que Plutarque raille à l'occasion.

Néanmoins, ce qu'il reproche, surtout, à Hérodote, c'est la sélection tendancieuse qu'il en fait, visant toujours à grossir les erreurs, à mettre en relief les conduites lâches ou inconvenables, même quant elles seraient sans intérêt pour la narration des faits en question, et à passer sous silence les exploits, les belles actions, même quant il serait pertinent de les afficher. La mention de ces deux écarts de conduite n'est, en somme, qu'une paraphrase du versant relatif au discours du *καρὸς*, « la loi la plus divine et universelle », d'après le sophiste Gorgias de Leontins, qui –disait-il– nous enjoint « de dire ou de taire, de faire ou d'omettre ce qu'il faut quand il le faut »<sup>6</sup>.

Dans le prolongement de la prescription du sophiste, l'enseignement des rhéteurs avait spécifié les conduites à observer ou à éviter selon la nature du discours que l'on voudrait écrire; dans ce sillage, Plutarque dresse au début de son traité le catalogue où, en plus de celles que nous venons de citer, il en énumère d'autres où il voit aussi des symptômes de la malveillance de l'historien : le fait de retenir, parmi les qualificatifs pouvant être employés à un moment donné celui dont les connotations impliquent un jugement de valeur négatif, le choix de la version la plus défavorable pour les Grecs, notamment pour les Béotiens et les Corinthiens, ou de l'interprétation la plus fâcheuse des mobiles méconnus qui ont mené les agents à accomplir des gestes que nul n'ignore. Sa malveillance est également évidente quand il essaie de ternir la gloire d'un exploit en suggérant que c'est de la cupidité plus que du sentiment de l'honneur qu'il est né, ou de la chance plutôt que de l'intelligence, etc. Mais ce qui indignait Plutarque au point de faire éclater son courroux le plus vif, c'est l'hypocrisie de rapporter des calomnies puis revenir sur ses pas pour affirmer qu'il ne croie pas ce que, justement, il veut faire croire; ou encore,

<sup>5</sup> Cf. C. CALAME, "Hérodote sujet de son discours", in C. CALAME (ed.), *Le Logos Grec. Mises en discours*, pp. 25-48. D'autre part, l'Introduction de T. HARRISSON, *Divinity and History. The religion of Herodotus*, Oxford, Univ. Press, 2000, contient une bonne synthèse des différentes interprétations proposées au cours du XX<sup>e</sup> siècle pour la méthode et la nature de l'*Enquête* d'Hérodote.

<sup>6</sup> Gorgias, *Epitaphe*.

le fait d'introduire quelques louanges à la suite d'une série de blâmes, qui, de ce fait, en sont rehaussés.

Cette litanie de reproches indique clairement que l'objectif de Plutarque n'est pas tellement de faire la critique historiographique de l'œuvre d'Hérodote, que de mettre en lumière la malveillance responsable de sa façon de présenter les faits et les personnes, se procurant ainsi un point d'appui pour les discréditer. Plus que son œuvre, c'est l'historien qui est en cause ; c'est lui qui est jugé. On comprend, donc, sans difficulté que le traité de Plutarque ait bien de traits communs avec la rhétorique judiciaire<sup>7</sup>. Mais ce n'est là que l'impression produite par une première approche, parce que cette mise en relief des sentiments de l'auteur n'est en réalité qu'un moyen pour atteindre le vrai but, la réhabilitation des ancêtres malmenés par Hérodote. La déclaration formelle que fait Plutarque de son intention —« je crois que nous sommes tenus de faire la défense et de nos ancêtres et de la vérité »- devrait nous permettre de trancher la polémique sur le contenu du traité : comme le sophiste Gorgias envers Hélène, Plutarque veut rétablir l'honorabilité des Grecs, et, particulièrement, celle des Béotiens de jadis.

Bien que maints détails prouvent que Plutarque se souvenait de l' *Éloge d'Hélène* lorsqu'il rédigeait son traité,

il prend le contre-pied de la démarche de Gorgias : celui-ci avait dédaigné les diffamateurs et avait fait des éventuelles raisons d'Hélène pour suivre Alexandre l'axe de son discours ; Plutarque, par contre, donne la primauté aux paroles du médisant, dont l'analyse lui permettrait d'étaler au grand jour la fausseté de certains des jugements de valeur qu'elles contiennent, et de prouver qu'ils ne sont que le résultat d'une manipulation malveillante. C'est ainsi que ce traité constitue essentiellement une analyse du discours éthique, souvent interrompue par des épisodes de conflit éthique dans lesquels Plutarque s'engage dans la polémique, parce qu'il ne contente pas du rôle de l'observateur impartial ; outré par les tricheries, les duperies qu'il découvre, il formule, lui aussi, des jugements de valeur sur les affirmations d'Hérodote et sur la personne de l'historien.

Les travaux des philosophes, surtout ceux de l'école de Oxford, les nouveaux courants de la Linguistique et les théories de l'énonciation et du discours ont réparé l'oubli ancestral de la considération des traits caractéristiques du langage actif et du langage affectif et c'est ainsi que nous disposons à présent de moyens qui nous permettent d'analyser les discours émanant de ces langages, que les anciens, en principe,

<sup>7</sup> W. SEAVY, "The Rhetorical Genre of Plutarch's *De Herodoti malignitate*", résumé, *ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΣ*, vol. 4, n° 2, 1988, 5-7. A. I. MAGALLÓN GARCÍA et V. RAMÓN PALERM, *Plutarco. Sobre la malevolencia de Hérodoto*, Zaragoza, 1989, pp. 13-14, ont établi le répertoire et la fréquence des nombreux termes nettement judiciaires que l'on peut lire dans ce traité.

ne pouvaient aborder que sous la couverture de la Rhétorique ; l'art de la persuasion leur donnait les moyens de composer, mais aussi d'analyser, les discours sous le point de vue de leurs effets sur les destinataires. C'est à cette besogne que Plutarque s'est appliqué dans son traité *Sur la malveillance d'Hérodote*. En effet, bien que parfois il s'engage à rétablir la vérité historique apparemment trahie par Hérodote – Plutarque lui attribue plus d'une fois des propos qu'il n'a pas tenu-, c'est surtout la réhabilitation de l'honneur des ancêtres qui l'intéresse. Pour atteindre cet objectif, Plutarque utilise tous les moyens en son pouvoir : non seulement il impute à Hérodote les griefs que Platon avait mis sur le compte de la Rhétorique dans le *Gorgias*, mais encore il est allé puiser chez le sophiste lui-même la théorie qui soutient ses reproches à Hérodote.

Dans son *Éloge d'Hélène* Gorgias affirmait le pouvoir du *logos*, un grand souverain qui, malgré son corps « très petit et invisible » accomplit de grands prodiges, dignes d'un dieu : il peut apaiser la peur, soulager la peine, réjouir, accroître la compassion. Et, surtout s'il s'agit d'un *logos* poétique –notre sophiste pense au théâtre, l'art de la fiction par excellence- il produit une *ἀπάτη*, une illusion telle que les

heurs et malheurs des personnages causent dans l'âme du spectateur ou de l'auditeur ἰδίον τι πάθημα, une expérience personnelle : il frissonne de peur, il pleure, il s'apitoie de ceux qui souffrent. Le *logos* fictif de la poésie, de la Littérature en général, provoque des sentiments qui, eux, sont bien réels. En tant que Littérature, la Rhétorique, même quand elle s'écarte de la vérité, agit sur les opinions et les croyances d'autrui, qu'elle sait modifier à son gré<sup>8</sup>. Cette double capacité de manœuvre sur les sentiments et sur les croyances de l'auditeur ou du lecteur a vivement intéressé Plutarque, qui, à plusieurs reprises, est revenu sur la fonction éducatrice des textes littéraires, sur le danger qu'ils supposent aussi, selon les modèles éthiques qu'ils proposent<sup>9</sup>.

Aggravée par la grâce, l'élégance, l'aménité de la λέξις, cette capacité d'influencer les lecteurs est la source des torts que l'*Histoire* d'Hérodote a causés à la renommée des ancêtres : l'image avilissante qu'elle en fournit provoque chez le lecteur un sentiment de refus et lui fait croire qu'ils étaient réellement aussi méprisables qu'Hérodote les a dépeints. Plutarque a, donc, accepté la théorie du sophiste ; il le suit encore pour poser la responsabilité de l'auteur, puisque les effets sont prémédités, mais

<sup>8</sup> Gorgias, *Éloge d'Hélène*, 8-14. Gorgias utilise le vocabulaire de la magie, les enchantements pour décrire l'action du *logos* dans l'âme de l'auditeur. Ce même vocabulaire revient, dans ce même but, chez Platon, Aristote et chez Plutarque.

<sup>9</sup> Cf. L. VAN DER STOCKT, *Twinkling and twilight. Plutarch's reflections on literature*, Brussel, 1992, pp. 128-142.

il ne partage pas sa façon la considérer : Gorgias affirme dans un fragment, transmis d'ailleurs par Plutarque<sup>10</sup>, que l'écrivain qui réussit à créer cette illusion et ces conséquences chez l'auditeur vaut mieux –« il est plus juste », dit-il– que celui qui n'y parvient pas. Pour Plutarque, par contre, Hérodote serait un diffamateur, un scélérat.

Dès les premières lignes de son traité, Plutarque proclame qu'il adhère à la doctrine de l'ἀπάτη, dont il trouve l'application chez l'historien<sup>11</sup> : sa maîtrise de la λέξις est mise en parallèle du pouvoir souverain du *logos* chez le sophiste, tandis que la volonté de créer une illusion chez les spectateurs devient un instrument pour donner libre cours à son tempérament malveillant. Bien entendu, Plutarque ne pouvait que louer la λέξις, naturelle, simple, souple, que toute la tradition des détracteurs d'Hérodote s'accordait à vanter, mais il réussit à tourner son éloge en blâme lorsqu'il nous fait remarquer que cette simplicité formelle ne reflète pas, comme on pourrait s'y attendre, la sincérité ou l'ingénuité de l'auteur ; elle est, au contraire un travestissement choisi pour masquer sa malveillance envers les Grecs. Sous ses airs de grand-papa débonnaire, Hérodote dissimulerait une langue de vipère.

Pour lui rendre la pareille, Plutarque ne dissimulera pas son sentiment réprobation ; il va faire mieux : il va en atténuer le caractère personnel et le généraliser subtilement à l'aide d'une citation de Platon, « Il n'est de pire injustice que de feindre une justice dont on manque ». Pour éviter au lecteur la peine d'établir le rapport des mots de Platon à la conduite d'Hérodote, Plutarque prend soin d'en faire le transfert lui-même : La simulation d'affabilité ou d'une effarante ingénuité est le fait d'une extrême méchanceté<sup>12</sup>.

Comme par hasard, dès ces premières lignes de son traité, Plutarque renvoie en sens inverse à Hérodote une des ruses qu'il lui reproche : celui-ci faisait suivre une série de blâmes d'un éloge qui renforçait les premiers, Plutarque commence par un éloge, qu'il va transformer en grief, et c'est de nouveau le blâme qui l'emporte. Cette plaisanterie n'est pas la seule dans ce traité où Plutarque s'est amusé à rendre à Hérodote la monnaie de sa pièce : il va lui renvoyer les finesses de sa méchanceté. Par exemple, il reprochait à Hérodote de retenir, parmi les qualificatifs pouvant être employés à un moment donné, celui dont les connotations impliquent un jugement de valeur négatif ; or, c'est ce qu'il fait lui-même quand, pour nier la valeur d'une

<sup>10</sup> *De gloria*

<sup>11</sup> *De Herodoti malignitate* 854 E (1): πολλοὺς μὲν... ἐξεπάτηκε.

<sup>12</sup> Cf. *De sera*, 562B. Sur les nuances que Plutarque distingue dans l'imitation des conduites vertueuses, L. VAN DER STOCKT, *Twinkling and twilight*, p. 24.

affirmation de l'historien, il remplace ses fréquentes expressions ironiques ou sarcastiques à son adresse<sup>13</sup> par le qualificatif *συκοφάντης* ou, encore, quand il lui reproche une admiration, excessive à son avis, pour les barbares, les Égyptiens en l'occurrence, en le qualifiant de *φιλοβάβραρος*<sup>14</sup>, alors que, comme tans d'autres, il ne leur a pas refusé la sienne<sup>15</sup>.

Plutarque accusait également Hérodote de choisir, par principe, l'interprétation la plus fâcheuse des mobiles méconnus qui ont mené les agents à accomplir des exploits bien connus : Plutarque, puisqu'il donne la primauté aux paroles du diffamateur, va rétorquer sur le sens de mots où il va dénicher des connotations négatives, bien qu'elles ne se fussent développées que plus tard. C'est le cas du terme *σοφισταί* qu'Hérodote a employé pour désigner

les Sept Sages. Le sens péjoratif, perceptible déjà dans certaines répliques du *Prométhée enchaîné*, n'a éliminé le sens positif qui faisait de ce terme un synonyme de *σοφός*, qu'à la suite des attaques des socratiques –essentiellement celles de Platon– contre les sophistes du V et du IV siècle. Mais Plutarque, qui connaissait les *Dialogues* sur le bout des doigts, ne pouvait ignorer que Platon lui-même attribue cette qualification à un artisan accompli dans sa *République* ; en effet, à la page 596 d, *θαυμαστός σοφιστής* serait le démiurge, l'artisan « capable de construire tous les meubles, mais encore, de faire tout se qui pousse sur la terre et tout ce qui vit, lui-même compris, et par surcroît, la terre et le ciel, et les dieux et tout ce qu'il ya dans le ciel et sous la terre, chez Hadès<sup>16</sup> ». Il s'agit du passage où

<sup>13</sup> Cf. V. RAMÓN PALERM, “Lengua, texto e ironía en Plutarco. Notas críticas al *De Herodoti malignitate*”, in C. SCHRADER, V. RAMÓN, J. VELA, (eds.) *Plutarco y la historia. Actas del V Simposio Español sobre Plutarco*, Zaragoza, 1997, pp. 415-423. Pour les *Vies*, v. J. M<sup>a</sup> CANDAU MORÓN, “Ironía en Plutarco: El prólogo a las *Vidas de Teseo y Rómulo* y Diocles Peparecio”, in A. PÉREZ JIMÉNEZ et FR. TITCHENER (eds.), *Historical and Biographical Values of Plutarch's Works. Studies devoted to Profesor Philip A. Stadter by The International Plutarch Society*, Málaga-Logan, 2005, pp. 197-119, et pour l'ensemble de l'oeuvre, J. A. FERNÁNDEZ DELGADO, “El sentido del humor de Plutarco”, in J. A. FERNÁNDEZ DELGADO et F. PORDOMINGO PARDO, *Estudios sobre Plutarco. Aspectos Formales. Actas del IV Simposio Español sobre Plutarco*, Madrid, 1996, pp. 381-403, et J. OPSOMER, “*Eironeia* in the *Corpus Plutarcheum* (with an Appendix on Plutarch's irony)”, in L. VAN DER STOCKT (ed.), *Rhetorical Praxis in Plutarch's, Acta of the IV<sup>th</sup> Internacional Congreso of the Internacional Plutarch Society*, Louvain, 2000, pp. 209-329.

<sup>14</sup> *De Herodoti*, 857 A-f.

<sup>15</sup> Néanmoins, Plutarque reconnaît qu'Hérodote n'a pas épargné les Barbares, quand il annonce qu'il va faire omission des passages qui prouveraient de la malveillance envers eux, parce que les exemples où elle se manifeste envers les grecs sont largement suffisants.

<sup>16</sup> Ce n'est pourtant pas le Dieu créateur, comme on serait porté à croire. Les lignes précédentes et les suivantes indiquent que ce n'est qu'un artisan qui imite les Idées.



Platon explique la différence entre les Idées et leurs représentations sensibles, un développement bien trop important pour ne pas avoir attiré l'attention de Plutarque ; mais, pour le plaisir de prendre Hérodote en faute, il fait semblant de le négliger.

La critique du rapport que fait Hérodote de l'absence des Spartiates à Marathon va permettre à Plutarque de faire jouer à la fois plusieurs des conduites révélatrices de malveillance : l'erreur, apparemment volontaire d'après Plutarque, de la date de la pleine lune que les spartiates devaient attendre, d'après Hérodote, pour se mettre en route ; la calomnie, que Plutarque rejette d'abord<sup>17</sup> pour mieux mettre en lumière la malveillance de l'historien envers les spartiates, de gonfler les exploits athéniens en contrepartie des sommes que ceux-ci lui avait données ; puis il la reprend, consigne la somme – dix talents- et fournit le nom de Diyllos, « un historien non négligeable », qui transmet même le nom de l'auteur du décret. Comme il le disait dans son catalogue de conduites malveillantes, Plutarque commence par décrier ce qu'il veut nous faire croire, c'est-à-dire, qu'Hérodote n'octroyait ses louanges que moyennant finance<sup>18</sup> et qu'il

attribuait les pires vilenies, vraies ou, dans la plus part des cas, fausses, ce qui nous ramène à la qualification de *συκοφάντης*, à ceux qui n'avaient pas voulu lui donner de pots-de-vin. D'ailleurs, il reviendra sur cette question pour expliquer que si Hérodote calomniait hargneusement les Béotiens c'est parce qu'ils avaient refusé de lui donner l'argent qu'il insistait à leur demander. En effet, Hérodote justifie les Thessaliens et les autres grecs qui ont pris le parti des Perses, parce que c'était le seul moyen qu'ils avaient de protéger leurs territoires, mais il n'étend pas cette justification aux Thébains, pressés par les mêmes circonstances, bien qu'ils avaient envoyé cinq cents hommes au Tempé et aux Thermopyles autant que Léonidas en avait demandés ; les seuls, avec les combattants de Thespies, à rester auprès de lui lorsque l'armée perse s'approchait. Mais Hérodote, qui ne peut omettre leur participation, s'arrange pour salir leur mémoire quand il dit que les hommes de Thespies sont restés de leur plein gré, tandis que les Thébains l'auraient fait contre leur volonté, parce que Léonidas les considérait des otages. Plutarque s'attarde à répliquer : il prouve que les propos d'Hérodote ne tiennent pas debout. L'ardeur de

<sup>17</sup> Hérodote nous ferait croire, d'après Plutarque, que les Athéniens avaient demandé le concours des alliés après la victoire.

<sup>18</sup> D'après Dyon Chrysostome, *Discours* 37, 7 et 17-19, Hérodote aurait ajouté l'épisode de la fuite du stratège corinthien Adimantos pour flétrir les corinthiens qui refusaient de lui donner l'argent qu'il leur demandait.

son zèle patriotique, éperonnée par ces infamies, le pousse à l'extrême d'aggraver les disqualifications quand il reprend les mots de l'historien. C'est ainsi que dans son commentaire à cette présumée condition d'otages des Thébains, il ajoute du fiel à l'expression par l'apostille « d'esclaves, plutôt ».

Il y a encore un argument, absent du catalogue des marques de malveillance, que Plutarque utilise contre Hérodote, celui de reprocher à autrui ce que l'on fait soi-même. Hérodote flétrit les Béotiens parce qu'à un moment donné ils ont pris le parti des Perses, mais, lui-même, que d'aucuns croient citoyen de Thurium, conservait ses accointances avec les gens d'Halicarnasse qui, bien que doriens de souche, ont, eux et leurs femmes, fait campagne contre les Grecs. Thurium, cité refondée à l'instance de Périclès qui la concevait en quelque sorte comme la réalisation matérielle du sentiment d'unité morale qui avait surgi entre les Grecs de la victoire de Salamine, aurait servi à Hérodote pour masquer un passé où sa ville, comme tant d'autres, avait laissé passer l'occasion de lutter pour la Liberté des Grecs. Plutarque reviendra sur les sentiments patriotiques, voire chauvinistes, d'Hérodote envers sa ville natale quand il lui reproche la trop grande importance qu'il accorde à Artemise, la fille du tyran Lygdamis

qui occupait le trône de son père lors de la Seconde Guerre Médique, à laquelle elle a prit part en tant qu'alliée des Perses. Hérodote lui aurait dédié, d'après Plutarque, plus de pages qu'à la description de toute la bataille navale.

Les exemples cités prouvent, à mon avis, la sincère volonté de réhabiliter l'honneur des Grecs. De ce point de vue, Plutarque a voulu faire en quelque sorte une *reprise* de l'*Éloge d'Hélène*, mais, pour confondre Hérodote, il s'est appliqué à lui rendre coup pour coup, tous ses trucs et astuces, toutes ses méchancetés, comme pour lui prouver qu'il a su le démasquer et que ce qu'il a fait est à la portée de tout auteur qui se laisserait emporter par la malveillance, vraie ou feinte. En même temps, dans ces ripostes du tac au tac, on pourrait percevoir une composante ludique qui, sans compromettre l'objectif premier de l'honorabilité des ancêtres, indiquerait que Plutarque se divertissait à les construire. S'il en était ainsi, nous aurions-là un nouvel écho de l'*Eloge d'Hélène*, qui, de l'aveu de l'auteur, avait été pour lui un jouet, un jeu<sup>19</sup>.

D'autre part, au bout de cette querelle dialectique que, survolant une période de cinq siècles, il a soutenu contre Hérodote, Plutarque nous laisse l'impression d'un certain parallélisme entre les sentiments de l'un et de l'autre : Hérodote, qui couvait au fond de son

<sup>19</sup> Le jeu de Gorgias est de faire l'apologie d'Hélène ; les développements théoriques sont, par contre, parfaitement sérieux.

âme le regret de sa ville natale, se voulait le héraut de la gloire des Grecs, de leur lutte pour la Liberté, du sentiment d'unité qui s'amorce dès lors ; Plutarque, qui veut réhabiliter l'honneur de ceux qui ont dû se plier aux circonstances, mais aussi de ceux qui ont porté les armes contre les Perses, qui, eux aussi, ont reçu leur lot de coups de dent de cet Hérodote,

toujours acharné à trouver la petite bête, le *mais* qui vient gâcher l'admiration due aux plus beaux exploits, couvait dans son âme le regret de cette Liberté des cités que, lui, n'aura jamais connu que dans les livres, ἴδιον πάθημα dont il n'aura eu l'expérience que grâce à l'ἀπάτη de la Poésie et de l'Histoire, de la Littérature, en somme.